

« La culture est la plus redoutable des armes » Tête-à-tête avec le bédéiste Halim Mahmoudi

Valentina Balestra
Università di Macerata, Italia

Halim Mahmoudi, bédéiste et journaliste français d'origine algérienne, est né en 1977 à Rouen, de parents émigrés. Après avoir fait des études en arts graphiques à l'ESAD d'Amiens, il se lance dans le monde de la bande dessinée avec l'album *Arabico* (Éditions Soleil, 2009), considéré comme l'un des dix meilleurs albums du Prix France Info de la Bande dessinée d'actualité et de reportage en 2010. L'année suivante, grâce à ce premier ouvrage, Mahmoudi remporte le titre de lauréat du prix Bulles en Fureur-André-Georges Hamon, qui a pour but de pousser les jeunes les plus défavorisés à s'approcher de la lecture par le biais du support pédagogique et de la stimulation de la bande dessinée. Initialement, *Arabico* avait été conçu comme une trilogie d'albums, dont les titres devaient être *Liberté*, *Égalité* et *Fraternité*, un rappel évident à la devise de la République française. En 2014, l'auteur publie son premier roman graphique sous le titre *Un Monde Libre* (Éditions Des ronds dans l'O), dont certaines planches font partie de la collection permanente du Musée national de l'Histoire de l'Immigration (Paris).¹

Le thème de l'immigration fait évidemment partie intégrante de la vie de l'auteur. C'est à travers son expérience (in)directe que Mah-

1 Certaines planches sont également disponibles sur le site Internet du Musée, <http://www.histoire-immigration.fr/collections/un-monde-libre-de-halim-mahmoudi> (2019-12-06).



Submitted 2019-08-16
Published 2019-12-19

Open access

© 2019 | Creative Commons Attribution 4.0 International Public License



Citation Balestra, Valentina (2019). "«La culture est la plus redoutable des armes». Tête-à-tête avec le bédéiste Halim Mahmoudi". *Il Tolomeo*, 21, 295-302.

moudi façonne l'éthique qui jalonne les pages de ses ouvrages. L'immigration représente donc le thème principal, dans lequel nous retrouvons toute une série de problématiques qui y sont liées : la vie difficile en banlieue, les discriminations raciales, le rapport avec le 'bled', les préjugés, les émeutes, les règlements de comptes, les drames familiaux ; partout, l'aspect prédominant est la représentation d'une réalité dominée par la violence.

Dans *Arabico*, le protagoniste est un enfant français d'origine algérienne qui doit faire face à une question qui représente l'axe autour duquel se développe l'histoire : il doit décrire son identité. A partir de ce moment, le protagoniste, qui porte le nom du titre de l'album, essaie d'ériger un pont fragile entre les deux cultures, arabe et française, qui pourraient le définir. L'histoire se passe en banlieue, où Arabico connaît toute sorte de souffrances, tout comme Khalil, protagoniste d'*Un Monde Libre*, dont l'histoire se mêle à un conte arabe allégorique sur l'amour. La banlieue est toujours le scénario privilégié pour décrire la condition de malaise psychosocial des immigrés et de leurs enfants nés en France. Cependant, si dans *Arabico* nous ne pouvons que tenter d'imaginer la suite des événements de la vie du personnage principal, dans *Un Monde Libre* Mahmoudi donne une réponse concrète à travers laquelle Khalil se réconcilie avec soi-même et avec son entourage. Après avoir souffert le ghetto et les harcèlements sociaux, Khalil prend sa vie en main et part reconstruire le monde en recourant à l'écriture. Au fil des pages, un réalisme cruel se mêle donc à l'espoir qui rend sa dignité à l'être humain, un être capable de résister et de lutter pour son propre avenir. Le parcours initiatique du personnage y devient une histoire universelle, dans laquelle Mahmoudi ne se contente pas de décrire les conditions de vie des exilés et de leurs descendants, mais où il parle directement au cœur des lecteurs.

VALENTINA BALESTRA Comment *Arabico* est-il né ? Quels ont été les procédés de réalisation d'une histoire qui attaque le racisme, l'inégalité et l'exclusion ?

HALIM MAHMOUDI L'histoire d'*Arabico* est née très simplement. J'ai écrit un synopsis et dessiné deux pages au brouillon, alors que j'allais voir des éditeurs au Festival de la BD d'Angoulême, pour présenter d'autres projets plus aboutis. Et, curieusement, c'est *Arabico* qui a le plus plu aux éditeurs, alors que je ne l'avais pas vraiment bien préparé. Mais mes deux pages et le récit que j'avais écrit parlaient au cœur des gens. Je me rends compte aujourd'hui qu'il y avait déjà tout dans ces petits brouillons. Il y avait de la vie, de l'humanité et puis le sujet n'était pas traité en BD avant. C'était original. Et c'est étrange, parce qu'au départ je ne pensais pas que ce type de sujet, que je connais très bien, allait intéresser quelqu'un. Je le dévalorisais, en me disant que



Figures 1-2 H. Mahmoudi, *Arabico*, 2009, © Soleil, p. 2. All rights reserved

personne n'aurait envie de lire ce qui s'inspire de ma vie. C'est une habitude quand on grandit dans une certaine précarité, dans un ghetto, avec une faible estime de soi-même. On grandit avec la spirale de l'échec et de la dévalorisation intime, les épreuves du racisme structurel français qui démolit les immigrés et leurs enfants. J'étais comme ça moi aussi, détruit par un mélange de honte, d'incompréhension et de colère. C'est pour ça que l'idée d'*Arabico* est née. Je voulais dire des choses. C'était un cri de désespoir et de rage face aux multiples exclusions quotidiennes que les gens comme moi vivent dans la société, encore aujourd'hui. Les discriminations à l'emploi, au logement, à l'éducation... en plus des contrôles de police (et les bavures aussi, car la police tue chaque année entre 10 et 15 personnes, principalement noires et arabes), de la surveillance permanente, la défiance, la précarité dans les cités, loin des villes, et la solitude. Je voulais parler de tout cela dans le processus de réalisation. Ainsi, j'ai écrit *Arabico* en parlant de ce qui nous pourrit la vie dans les banlieues. La vie des gens que j'aime et qui ont une humanité profonde et le courage d'endurer chaque jour cette relégation économique et sociale construite sur un système de gestion raciale. Du coup, j'ai dessiné la police qui a l'air de « suivre » Arabico partout, la prison dans laquelle est enfermé son oncle, la détresse que subissent les mères et les sœurs, mais aussi les frères. Le grand frère d'*Arabico*, par exemple, fait face à la discrimination à l'emploi. Voilà, j'ai détaillé chaque problème important et donné une place à chacun des personnages de ma BD. Au final, ce sont des personnages isolés, qui se sentent très seuls, et qui en plus, n'arrivent pas à communiquer, ni à se comprendre vraiment entre eux. Et ça provoque des disputes, des erreurs, des conflits et des éclatements familiaux, comme dans la fin de l'album d'*Arabico*, qui est une sorte de crise globale d'un univers fragilisé dès le départ.

VB Comment pensez-vous que la bande dessinée puisse aborder un sujet important comme celui de l'immigration ? Est-ce qu'elle

a un rôle didactique destiné au refus des clichés, des préjugés et des violences auxquels Arabico doit toujours faire face ?

HM Cette question est très intéressante, et délicate aussi. Le sujet de l'immigration est vu comme un problème en France. Le monde de la BD traite le sujet de façon combative, souvent, mais la plupart du temps, de manière ludique, positive, remplie de bons sentiments et de belles valeurs universelles. Justement en refusant les clichés et les préjugés. Malheureusement, je pense que c'est dommage d'éviter tout ça, car ces clichés et préjugés existent dans la vraie vie. Encore aujourd'hui, on a beaucoup de bandes dessinées qui abordent des sujets graves avec légèreté ou distance, alors qu'au cinéma ou dans la littérature on se permet beaucoup plus de choses. Les films engagés ont plus d'impact que les albums engagés, pour cette raison-là. La BD n'ose pas encore dire les choses de manière frontale. C'est peut-être parce qu'il s'agit d'un art très jeune. Avant les années 2000 on n'avait quasiment aucun album engagé sur des questions de société. Il faudra encore du temps pour que la BD se libère complètement de son esprit enfantin et parvienne à maturation. Moi, j'ai mis ces préjugés et clichés dans *Arabico*, et aussi de la violence, du racisme et de la colère, pour ne pas fermer les yeux, et parce que le sujet est trop important pour être seulement « éducatif » ou didactique. C'est un cri de colère, que j'ai réalisé comme un chanteur ferait un disque de rap énervé, blessé et surtout vivant. Pour dire les choses, sans les contourner. Et regarder la réalité en face.

VB *Un Monde Libre* explore de manière plus approfondie et engagée ce que vous aviez déjà décrit dans *Arabico*. Le lecteur est d'abord plongé dans un microcosme désespéré, qui évolue positivement au fur et à mesure que l'histoire se déroule. Est-ce que ce parcours initiatique a fait partie de votre expérience personnelle de prise de conscience ?

HM Effectivement, *Arabico* et *Un Monde Libre* sont liés. C'est la même histoire qui va de l'immigration des années 1960 et 1970 en France jusqu'à la mondialisation aujourd'hui. C'est un peu comme le récit de 'fleuves de vie', qui vont ensuite se jeter dans les grands 'océans du monde'. Dans ma vie, j'ai culpabilisé pour ce que j'étais en tant qu'être humain : un Arabe de France. Un enfant d'immigré, fils d'exilés etc... Puis j'ai culpabilisé pour la colère et la haine que je ressentais à force de trop de souffrances. Et cette culpabilité a failli détruire ma vie. J'ai cru que c'étaient la colère et la haine qui me détruisaient, mais non, c'était juste la culpabilité d'exister. Car, au contraire, la colère et la haine sont des sentiments positifs : ce sont des réactions humaines, c'est tout. Rien de grave, donc. Ça veut dire qu'on se

défend. Et la haine est une preuve ultime d'intérêt et d'amour, contrairement à l'indifférence qui, elle, est meurtrière.

Le parcours initiatique d'Arabico et de Khalil, c'est le mien, oui. Je n'ai pas fait le tour du monde, je suis juste allé vivre au Québec pendant 3 ans. Je ne pense pas vivre en France et je ne me suis jamais senti Français. J'étais Algérien parce que ma famille l'est aussi, de même que je ne vois pas mes amis comme des Français non plus : je vois des Portugais, des Togolais, Bretons, Espagnols, Réunionnais, etc. Pas pour leurs papiers, mais pour leur culture, leur apparence, leur richesse. J'aime la différence et je n'ai pas envie que tous mes amis deviennent juste 'Français' en oubliant leurs origines.

En grandissant, j'ai appris à aller chercher non pas « ce que je pensais » des choses, mais « ce que je ressentais ». Et je me sens plus en phase avec moi-même et avec le monde si j'écoute mes sentiments et non pas ma pensée. Ainsi, comme le héros Khalil dans *Un Monde Libre*, j'ai aussi fait ce voyage vers moi-même, pour me comprendre. Comprendre le monde. Et me faire comprendre du monde.

VB Dans *Un Monde Libre* certains personnages ressemblent à d'autres déjà apparus dans *Arabico*. Cela a-t-il représenté pour vous le moyen de continuer l'histoire interrompue de votre premier album ? La quête identitaire menée par Arabico trouve-t-elle ainsi une réponse pour donner un sens à sa vie ?

HM Oui, en effet, beaucoup de personnages entre les deux albums sont des personnes qui existent réellement dans ma vie. Mes meilleurs amis, certains membres de ma famille... même si *Arabico* et *Un Monde Libre* sont des autofictions, car j'ai mixé des expériences lues, vues ou entendues dans d'autres quartiers aussi.

Au départ, *Un Monde Libre* a été écrit pour me permettre de terminer l'histoire d'Arabico. Car, à l'époque, l'éditeur (Soleil) devait faire paraître une trilogie pour *Arabico* (3 albums : Liberté, Égalité, Fraternité), mais il a pris peur après le premier tome, en demandant à des avocats de vérifier si nous n'aurions pas de problèmes. L'éditeur n'avait pas l'habitude de publier des chroniques sociales. Et encore moins des histoires engagées. Mais j'ai l'habitude avec le dessin de presse, où tout passe par la censure des directions éditoriales, elles-mêmes gérées par des actionnaires qui ne lisent jamais la presse et ne s'y intéressent pas. La liberté d'expression en France est une illusion, elle n'a jamais existé. Jamais. La peur est engendrée par des contingences économiques et la judiciarisation de la parole empêche toute possibilité de s'exprimer librement. J'ai donc décidé d'écrire *Un Monde Libre* pour achever *Arabico* et les thèmes qui me sont très chers et que je voulais aborder, pour dire ce

que j'avais à dire. Hurler la douleur et la souffrance de milliers de vies humaines qui font les chiffres de l'immigration, de la soi-disant délinquance et des 'maux' d'une société malade de ses propres peurs. La quête d'Arabico finit en effet dans *Un Monde Libre* où Khalil finit par trouver la réponse : le sens de sa vie c'est la même chose que le sens du monde. Il découvre qu'il ne peut pas se couper du monde, tout comme on ne peut pas séparer les problèmes et les solutions, ni le bien du mal. Il faut accepter tout cela. Accepter de vivre. Ici, le personnage accepte enfin qui il est, ce qui lui permet ensuite d'accepter le monde tel qu'il est et d'entrer dans la 'surface de combat'. Et il crée son propre écosystème à lui, avec ses rêves, ses désirs et ses passions. Et comme les gens autour du monde font comme lui, tous les peuples finissent par se libérer de l'oppression, de leurs frontières et de leurs barrières morales. Comme un effet miroir. Un reflet ! Arabico est tout le monde et tout le monde est Arabico, à la fin d'*Un Monde Libre*. J'aime l'idée que notre vision de nous-mêmes et notre vision du monde sont les mêmes choses. Et donc je crois que c'est notre vision qui 'dessine' l'avenir. Notre vision du monde devient notre empreinte dans ce monde. Mon papa avait une vision très sombre du monde. J'ai toujours cru qu'il était arrivé en France pour travailler comme main d'œuvre immigrée. Et puis l'année dernière, quand il est mort, sa famille m'a enfin parlé de lui. J'ai appris que mon père était un résistant du FLN et qu'il a fui parce qu'il était recherché par la police et l'armée. Mon père ne nous avait jamais dit cela. Jamais ! Après j'ai compris pourquoi... En fait, il portait une lourde faute, une culpabilité énorme, il était jeune quand il a dû quitter sa maman qu'il aimait profondément. Et il n'a pas pu revenir en Algérie avant la mort de ma grand-mère. Je crois que ça explique beaucoup la vision sombre qu'il avait du monde. A cause de la faute qu'il ne s'est jamais pardonnée quand il était jeune : choisir entre son Algérie ou sa maman. Il a perdu les deux... C'est peut-être pour cela que je ne veux jamais avoir à choisir.

VB Dans votre dernier succès *Petite Maman* (2017) vous avez sondé des aspects comme la culpabilité parentale, l'adolescence, la pureté, en élargissant ainsi votre 'champ d'action' artistique. Quels sont vos plans pour l'avenir ? Est-ce que vous explorerez encore d'autres thématiques ?

HM Oui, je vais aller dans toutes les directions possibles parce que j'aime, plus que tout, les histoires. En lire et en raconter. Mais tout en questionnant notre part d'humanité et le système qui est censé réguler cette part de nous-mêmes. Questionner le devenir de l'individu dans son rapport au collectif et au monde. Bref, j'aime les bonnes histoires qui nous grandissent et nous



Figure 3 H. Mahmoudi, *Un monde libre*. 2014. © *Des rondes dans l'O*, p. 53. All rights reserved

apprennent sur le monde et sur nous. Peu importe le thème ou l'univers du récit. Mon problème dans ma vie fut ma colère. J'ai vécu une partie du temps avec elle. J'ai longtemps écrit et dessiné en tant que colonisé et non pas en tant qu'artiste. Je faisais tout sous la colère et l'urgence de justice sociale. Avant *Un Monde Libre*, je sentais l'urgence de parler de nos problèmes et de crier quelque chose au monde, comme beaucoup de mes amis qui se sont lancés dans la comédie ou le rap. Mais la majorité n'a pas réussi, à cause de la colère, de la tristesse et de l'impuissance. J'ai dû me battre très longtemps. Trop longtemps. Et je me sens encore très seul aujourd'hui, que ce soit dans le dessin de presse ou la bande dessinée. Ce n'est qu'après cet album, que j'ai retrouvé le plaisir de dessiner et d'écrire, pour la première fois depuis mon enfance... Maintenant, j'ai donc très envie de créer en tant qu'artiste et humain simplement, pour ne pas parler du même sujet toute ma vie. Sinon cela deviendra une prison, sans aucune évolution, ni liberté. Quand je regarde les rayons des librairies, les livres qui traitent du monde arabe sont presque tous des drames. Pareil pour nos films. Et ça me rend triste qu'on s'enferme là-dedans. Heureusement ça commence à s'ouvrir à la vie. J'adore les films d'Abdellatif Kechiche (*Mektoub My Love*) ou Nabil Ayouch (*Whatever Lola wants*) ou les livres de Y.B (*Allah Superstar*). Et il nous faut des produc-

tions de divertissement qui s'adressent à tous, des contes, des sagas, des modèles, de l'inspiration, de la force. L'intellectuel libanais Georges Corm disait que le monde arabe a été 'gelé' depuis le 16^e siècle environ et que nous devons reprendre nos vies en main. Il dit, dans son livre *Pensée et politique dans le Monde Arabe*, que le monde entier est dans l'action réelle. Alors que nous, nous sommes restés piégés dans l'identité et l'abstraction. Nous nous demandons encore qui nous sommes, alors que les autres agissent sur le monde.

Dans mes projets à venir il y aura de tout. Par exemple, un thriller féministe dans les années 1930, une science-fiction sur l'enfance, une histoire d'amour sur la transsexualité... Et même une comédie verte avec des légumes et des plantes. Les idées ne manquent pas. Je vais aussi revenir sur le monde arabe, mais avec des histoires complètement différentes des drames habituels qu'on voit dans la littérature ou le cinéma actuel. Pour ajouter du soleil, de la force, de l'insolence, et même du chaos, de la sexualité et de l'anarchie. Je continuerai dans cette voie, mais avec des collaborations, parce que ça me fait du bien de travailler avec des gens que j'aime et qui m'inspirent. Le groupe de rap La Rumeur, l'écrivain Fouad Laroui, le magazine égyptien de bande dessinée arabe *TokTok* et d'autres. Mon rêve, ce serait de trouver des histoires du monde arabe qui parlent d'autre chose que des problèmes sociaux ou politiques graves. Je rêve de voir des histoires arabes sur tous les thèmes, comme on en trouve ailleurs dans le monde. Et que nous travaillions tous avec la passion. Pour brûler la vie. C'est très dur de s'aimer soi-même quand on est arabe aujourd'hui. On n'a pas encore décroisé notre esprit, ni notre imaginaire. On n'arrive plus - ou difficilement - à s'imaginer comme des acteurs du monde. Comme si nous n'en étions pas ou plus capables... Parce que nous sommes tous traumatisés et blessés par ces décennies de conflits et de destructions de nos pays, de nos identités, notre histoire et notre intimité. C'est donc par la culture qu'il convient de résister. La culture est la plus redoutable des armes, entre de bonnes mains elle sauve le monde. Et c'est ce qui me pousse à diriger mes projets à venir vers plus de lumière. Pablo Picasso disait que créer, c'était « regarder le soleil en face ». Quoiqu'il arrive.